



LE PRIX MARTIN

D'EUGÈNE LABICHE / CIE VOLODIA

9 et 10 mars 2023

à Nuithonie

Rue du centre 7, Villars-sur-Glâne

durée : 1h40

texte Eugène Labiche

mise en scène Nathalie Cuenet

interprétation Felipe Castro, Etienne Fague, Jean-Paul Favre, Thierry Jorand, Julia Portier, Christian Scheidt, Barbara Tobola, Adrien Zumthor

collaboration dramaturgique Valérie Poirier

scénographie Anna Popek

régie Stéphane Charrier, Michel Guibentif (en alternance)

peinture Anna Popek Emma Conus

construction Ateliers du Lignon

création lumières Danielle Milovic

musiques, univers sonore Fernando De Miguel

costumes Eleonore Cassaigneau assistée de Samantha Landragin

travail vocal Jean-Paul Favre

maquillages, cheveux Katrine Zingg

administration Le Bureau de la Joie ! – Estelle Zweifel

production Cie Volodia

coproduction Théâtre du Loup

avec le soutien de Ville de Genève, Loterie romande, Fondation Leenaards, Fonds mécénat SIG, Fondation suisse des artistes interprètes SIS, Fondation Sandoz avec le soutien du Fonds intermittents

création février 2023, Théâtre du Loup – Genève

PROCHAINEMENT

Danse

From IN

Xiexin Dance Theatre

12 mars – Equilibre

Théâtre

Les femmes (trop) savantes ?

d'après Molière / Mise en scène par Robert Sandoz et Julia Portier

16 au 18 mars – Nuithonie

Note d'intention

« Ferdinand Martin et son ami Agénor Montgommier sont deux joueurs de cartes qui aiment à jouer ensemble. Agénor est l'ami intime des Martin, d'autant plus intime qu'il est l'amant de Madame Martin, Loïsa. Cependant, las de cette liaison, préférant Martin à sa femme, il ne sait comment rompre. De son côté, Ferdinand découvre la trahison de son ami et, blessé, décide de se venger. Sur ces entrefaites, débarque Hernandez, un cousin d'Amérique centrale. Poussé par ce dernier, Martin décide d'emmener tout ce petit monde en Suisse pour mettre à exécution sa vengeance : pousser l'amant de sa femme dans un gouffre effrayant, les chutes de l'Aar. »

Le Prix Martin n'est pas un vaudeville traditionnel au rythme effréné, mais plutôt une comédie de mœurs, avec une mécanique dramatique précise toute en nuance à la limite de la déconstruction. Labiche pose la question de l'usure du désir, de la fluidité des genres, de la liberté du corps de la femme, de la masculinité, de l'infidélité, ce qui me semble particulièrement intéressant et éclairant pour le public du XXIème siècle. Tout y est sexué, amoureux et sentimental et donc incroyablement vivant. C'est par excellence une pièce tout entière tournée vers les sentiments. Cette possibilité de transgression qu'offre ce texte fait écho à mon besoin d'effronterie et d'humour. »

Nathalie Cuenet

Remerciements: Alice Berlamont, Françoise Boillat, Jean-Marc Cuenet, Iola Fague, Pascal Mayer, Dominique Theiler et Feu l'Abbé Bovet

Interview de Nathalie Cuenet, metteuse en scène

- Le temps du vaudeville est-il revenu?

Nathalie Cuenet: J'aime beaucoup le vaudeville, c'est à mes yeux un art noble. C'est aussi un genre qui met en valeur le travail des acteurs – Labiche écrivait souvent en ayant en tête les grandes actrices ou les grands acteurs du moment pour les premiers rôles. Je fais de la mise en scène depuis une dizaine d'années, mais comme je suis aussi comédienne, je ressens fortement chez lui cette importance, cette confiance accordée aux interprètes. (...)

- Pourquoi cette pièce d'Eugène Labiche en particulier. Elle ne compte pas parmi ses plus connues?

(...) Il a la particularité de véhiculer des thématiques très actuelles. Cette pièce parle entre autres d'homosexualité. Les liens entre Martin et son ami Agénor sont très ambigus. J'ai présenté le texte à des proches qui, sans que je les prévienne, ont tout de suite confirmé mon intuition. Les deux principaux intéressés ne le savent pas, mais leurs scènes sont des scènes de couple. Agénor a beau être l'amant de la femme de Martin, il est évident qu'il préfère son ami.

- C'est un axe de votre création?

Ce n'est pas quelque chose que je veux surligner dans la mise en scène. Parce que le texte ne le fait pas. Aussi parce que c'est un vrai amour qu'ils ont entre eux, une amitié très sincère. Mais Labiche est un... coquin. C'est très malin de sa part de mettre cette thématique dans sa pièce, comme ça, sans y toucher. Quand je l'ai remarquée, cette ambiguïté m'a mise en joie. Cela me fait encore beaucoup rire. Et j'ai d'ailleurs lu quelque part que cela avait contribué au relatif insuccès de la pièce à sa création en 1876 – mais une fois encore, rien n'est affirmé, pas même suggéré.

- Les personnages sont par ailleurs très typés, le cocu timoré, le Latin impétueux... Ou est-ce que comme parfois chez l'auteur, personne n'est vraiment ce qu'il semble d'abord affirmer être?

Oui. Martin est souvent présenté comme un cocu, un lâche. Dans ma direction d'acteurs, je pars du principe que c'est davantage un doux, un tendre, qui a d'autres aspirations que celle de la violence vers laquelle le pousse son cousin mexicain – qui toujours le convainc de passer par un acte de vengeance aussi brutal que définitif. Martin s'engage sincèrement pour plaire à ce cousin qu'il admire, avant que son naturel ne reprenne à chaque fois le dessus. (...)

- D'autres personnages se révèlent ainsi différents du rôle qui leur est assigné au premier abord?

Oui. Je considère l'épouse de Martin comme une femme forte. Martin la voit comme un modèle de vertu, mais il ignore au début qu'elle a un amant. Elle s'ennuyait avec lui, elle a pris un amant. Point. La suite montre qu'elle fait toujours ce qu'elle veut. Le cousin mexicain est présenté comme un modèle de virilité – outre son goût pour la justice expéditive, il répète régulièrement que « le muscle, c'est l'homme ». Mais en discutant avec l'équipe, nous avons trouvé intéressant de le montrer tomber sincèrement et profondément amoureux de la femme avec laquelle il s'en ira à la fin du spectacle. Nous sommes donc loin d'une pièce où tout le monde reprend à la fin la place qu'il occupait au début. La tromperie n'est donc pas sans effet.

Je considère que c'est avant tout une pièce sentimentale. La révélation de tromperie de la femme de Martin déclenche quelque chose chez les personnages. Leur périple, en leur faisant quitter l'appartement bourgeois parisien, les éloigne de leur zone de confort. Ils se retrouvent d'abord au pied des sommets alpins. La scénographie les montre soudain beaucoup plus petits que la nature.

Et dans le troisième et dernier acte, le paysage est dominé par la neige et le brouillard. Très loin du confort parisien, donc. Nous accentuons encore le contraste avec le recours à des éléments de musique traditionnelle suisse, et des costumes en peaux de bêtes inspirés de ceux des Roitschäggättä du Lötschental.

Propos recueillis par Vincent Borcard pour leprogramme.ch
